



## Sous le chapiteau tchèque des frères Forman

Théâtre. Belle surprise au festival *Mettre en scène*, à Rennes.

Envoyée spéciale à Rennes MATHILDE LA BARDONNIE

QUOTIDIEN : mardi 13 novembre 2007

Très jolie atmosphère et affluence entre les spectacles dans le hangar de bois qui tient lieu de QG, le temps du festival *Mettre en scène*. Même si les locaux du TNB de Rennes sont fermés pour travaux, les 11<sup>es</sup> Rencontres internationales de régisseurs et de chorégraphes, pilotée par François Le Pillouer battent mieux que jamais leur plein.

La programmation internationale mêle coproductions toutes neuves et accueils judicieux. Ici, de jeunes artistes allemands inspirés par la cruauté du monde du travail; là, le Français Jean-Pierre Vincent présente sa création du dernier festival d'Avignon, *le Silence des Communistes*; tandis que Stanislas Nordey donne à voir avec *Incendies* de quel désespoir se chauffe le Libanais Wajdi Mouawad.

Spasmes. C'est de Modène qu'une nouvelle fois arrive Danio Manfredini, sismographe acharné à sonder la misère des marginaux. Manfredini, qui a animé des ateliers de peinture dans des asiles de fous, confie à six comédiens la tâche de jouer les aliénés, tandis que lui-même rôde aux lisières avec un masque ultrafin de Pierrot lunaire. Univers d'hôpital, lumière crue, instants de beauté, mais les clichés pèsent. Suggérer la maladie mentale implique-t-il spasmes, hurlements, roulements d'yeux?

Plus inquiétants, et drôles, les regards fixes des trois masques d'hydrocéphales débonnaires inventés par les frères Forman en disent davantage sur l'absence à soi-même: grosses têtes rondes de naïfs paysans tchèques croqués par un descendant de Grosz, elles hantent le minuscule chapiteau où Petr Forman est un monsieur Loyal qui ressemble à Chaplin et subjugue. Poésie pure, bricolage fantastique dans les lueurs de lanternes à dynamo. Apparaissent une mariée en jupon géant, des sirènes parmi des poissons sculptés luminescents, une femme à barbe sexy, des musiciens, un cheval au sol sur le plateau tournant, en morceaux. Cet *Obludarium* part pour une tournée bretonne. C'est un spectacle «tous publics», au sens fort: une sorte de bijou au charme obsolète, madeleine d'enfance possiblement retrouvable, clin d'œil à des temps futurs sans électricité.

De la pénombre, use aussi le metteur en scène François Tanguy. Son théâtre du Radeau a toujours donné dans le crépusculaire, même si ça et là, dans l'immense espace de jeu, sont échouées des lampes aux abat-jours vieillots et des lampadaires non moins démodés, appuyés obliquement contre les longues tables disséminées en vrac. Un vrac voulu. Tanguy œuvre en auteur d'installations avec ses portiques dessinant des contrechamps, ses parois ondulées translucides, coulissantes ou pivotantes, ses rectangles de contreplaqué blanc ou tapissé de toile cirée que les sept personnages triment, actionnent: tantôt pour circonscrire, tantôt pour tout ouvrir.

Bout à bout. Tanguy a intitulé son spectacle *Ricercar*, du mot italien qui, en musique, désigne une pièce composée de séquences juxtaposées traitées selon le procédé de l'imitation. Bien vu. Et honnête. Des extraits de morceaux d'une vingtaine de compositeurs, diffusés bout à bout, accompagnent des actions lointaines ou proches, où des hommes en chapeau et des femmes avec désarroi livrent comme en songe des extraits d'écrivains non moins bien choisis: Gadda, Büchner, Fellini, Mandelstam, Kafka...

<http://www.liberation.fr/culture/290988.FR.php>

© Libération